

Rouge, mère et fils - Suzanne Jacob

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 80, printemps 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2020). Rouge, mère et fils - Suzanne Jacob. *L'Inconvénient*, (80), 6–6.



Rouge, mère et fils

Suzanne Jacob

D'abord on ne voit qu'elle, Delphine, astre parfois voilé mais toujours rayonnant. Et voici les hommes qui gravitent autour d'elle. Félix, son ex-mari, et Luc, leur fils. Simon, qui fut son amant et qu'elle revoit de temps à autre. Lorne, qui l'aime profondément et qu'elle tient à distance. Lenny, jeune homme qu'elle a aimé, qui fut un frère pour Luc et qui se meurt maintenant du sida au Ghana. S'ajoutent à ceux-ci quelques personnages de femmes affirmées : Rose, psychologue, petite amie de Luc ; Armelle, nouvelle compagne de Félix ; et d'autres, délibérément maintenues à l'état de silhouettes qui laissent cependant tomber dans leur sillage des bribes de vérité.

Par la suite il ne suffira pas à cette mécanique humaine de s'imbriquer avec justesse grâce au tour de main de la romancière, qui la fait s'animer comme les automates, jadis, ont pu sembler doués de vie à ceux de la cour qui applaudissaient. Il lui faudra aussi être traversée de non-dits, de mensonges et d'une langue propre à la mère et au fils, langue secrète, qui ne va pas de soi pour autant. Et même alors que tous les ingrédients de la complexité sont réunis, il faut encore que ce système s'ébranle, donnant lieu à des permutations de rôles, à d'étranges alchimies, jusqu'au coup de pied final dans le nid de la part du Trickster – tel le Filou de certains récits traditionnels autochtones, tel aussi le carcajou qui s'introduit dans les terriers des autres animaux de la forêt pour mieux les saccager. *Rouge, mère et fils*, c'est un fil, malmené, rompu ou renoué, qui n'en traverse pas moins les êtres et les relie, en les révélant à eux-mêmes une fois devenu visible. Ce fil, appelons-le « mémoire ». Elle ne peut être que douloureuse. Le roman, lui, est tout frémissant de vie.

Très tôt, avant même d'avoir mis au monde un enfant, geste qui la faisait s'inscrire dans une chaîne vitale, Delphine a voulu « reconnaître ses morts ». On aura noté la tournure réitérative : re-connaître. Tout repose sur cette reconnaissance improbable, qui témoigne d'une filiation interrompue,

d'un savoir interdit ou qui s'est dérobé à la suite de circonstances que le roman se chargera de montrer peu à peu.

Celles-ci sont de deux ordres : elles sont tantôt privées, et le choix pour Delphine consiste alors à continuer de se taire ou à parler enfin ; tantôt plus anciennes, ataviques, et pour cette raison insaisissables. Privées, ces circonstances renvoient à certains épisodes du passé de Delphine qui se font jour à la lecture, entre les mots plutôt qu'entre les lignes, tellement chaque mot est ici lesté de non-dits, en même temps que les épisodes en cause sont portés à la connaissance des hommes de sa vie. Ataviques, elles renvoient à une mémoire primordiale, autochtone – c'est le rouge du titre –, effacée par l'histoire et qui n'en continue pas moins de pulser en divers lieux du continent.

Ainsi, Delphine, apprend-on dès les premières pages, est habitée d'une « foule pesante qui circule jour et nuit en elle, qui apparaît et disparaît sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, qui la laisse maigre et lente ». Par ricochet, sa condition pourrait peut-être expliquer pourquoi Luc, son fils, est à la peine avec une thèse de doctorat en sociologie portant sur « les mécanismes qui fondent la normalité dans chaque tribu ». Delphine est douée d'une prescience qu'elle ne cherche pas à comprendre, mais dont elle fait régulièrement l'expérience. Elle est une antenne qui capte la réalité, perce les êtres, entend les pensées d'autrui, autant qu'elle est captée et blessée par des mémoires anciennes. Comment la prose syncopée de Suzanne Jacob, à la lettre déroutante en ce qu'elle fait s'éloigner de la grand-route des narrations lisses, parvient à ébranler le socle de certitudes que le lecteur croit avoir construit devant le réel, on ne saurait le dire. Mais le voilà qui s'effrite, lecteur ou socle, on ne sait plus trop non plus. Et c'est heureux. ■

Marie-Andrée Lamontagne